

UN RITE

C'était dans une de ces journées tranquilles de la fin de l'été qui amènent naturellement les idées d'harmonie, de loisir, de recueillement. Dans son ardeur, et parce qu'il était alors incertain des moyens de son art, Harmen planta dans le sol nu d'un champ écarté un panneau de bois.

Quelques semaines plus tard des blés levèrent autour du panneau, puis cessèrent de grandir.

Les heures et les jours de soleil, de calme, de pluie, de brouillard se succédaient. Le vent de sud-ouest soufflait sans violence, et presque seul. On eût dit quelquefois que le pays, sous le ciel doux et brillant de cet automne, était la suite de terres étrangères et lointaines. Le même vent poursuivit son cours. Il prolongea le temps humide après le solstice, dans les premières semaines de l'hiver. Sans doute y eut-il alors des jours de gel, mais très tôt le vent tourna, et ramena cette espèce d'automne. Puis vinrent quelques jours lumineux et déjà chauds qui furent un premier printemps tout aérien.

En ville, où il vivait, Barmen se pénétrait de la douceur extraordinaire de la saison. Il était attentif aux états et aux changements de l'atmosphère. Il étudiait, se recueillait.

Et pour la fin de l'hiver il y eut encore des semaines de fraîcheur, de pluies, de giboulées qui prolongèrent l'attente du printemps, et ralentirent ou retardèrent la végétation.

Un jour de soleil, au printemps, Harmen retourna au village, et il trouva dans le champ son panneau encore planté en terre. Les blés avaient grandi, et déjà ils le pressaient, et projetaient sur lui des ombres. Un très léger brouillard faisait de l'horizon, dans la clarté, un pays inconnu et attirant. Harmen se sentait maître de soi, de son art. Il osa retirer le panneau du sol, et l'emporta vers le village.

PAUL DESMETH.

Nord. n°1 avril 1929.